

principale critique à l'adresse de H. White est celle d'avoir exclu de son analyse les prétentions de vérité des narrations historiographiques. C. G. bat en brèche le fondement des prises de position relativistes, qui tendent à annuler toutes les distinctions entre *fiction* et *history*, et signe ainsi un manifeste confiant dans les possibilités cognitives de l'historiographie. S'il nous est permis de lire entre les lignes, cette critique se donne plutôt à comprendre comme une habile défense des critiques et des réserves exprimées au sujet de l'utilisation des sources particulières exploitées par C. G. et la *microstoria* italienne.

L'ouvrage se clôt par un index (noms de personnes, titres d'ouvrages), suivi par une bibliographie actualisée de Carlo Ginzburg.

On ne peut que saluer la parution en français de ces textes précieux et citer, en guise de conclusion, le *credo* de l'auteur sur l'accumulation des connaissances (p. 167), qui « advient toujours de cette façon : par lignes brisées et non par lignes continues ; à travers des faux départs, des corrections, des oublis, des redécouvertes ; grâce à des filtres et des schèmes qui aveuglent en même temps qu'ils font voir ».

DAN DANA

BRUCE LINCOLN, *Gods and Demons, Priests and Scholars: Critical Explorations in the History of Religions*, Chicago – London, The University of Chicago Press, 2012, 228 pages.

Dans ce recueil d'articles et de conférences publiés entre 1996 et 2010, Bruce Lincoln propose un parcours à travers ses terrains de prédilection : la Grèce d'Hésiode, l'Islande de Snorri, l'Iran du *Grand Bundahishn* mais aussi le Guatemala du xx^e siècle. C'est l'occasion, à travers des études textuelles pointues, de revenir sur certaines catégories utilisées par les historiens des religions : « panthéon » (ch. III), « démonologie » (ch. IV, V), « mythe » (ch. VI), « antiquité » (ch. VIII), « religions indigènes » (ch. X), « violence » (ch. IX), et « chaos » (ch. XI), et ce dans un but résolument critique. Mais ce livre – qui révèle ainsi sa forte cohérence – est également un manifeste méthodologique et épistémologique. Ses analyses de la *Théogonie* ou de l'*Edda* permettent de développer et illustrer des points posés sous forme de « thèses » aux deux extrémités de l'ouvrage (chapitres I et XII, le chapitre XIII fonctionne comme un épilogue, revenant sur l'état institutionnel des *Religious Studies* aux États-Unis).

Par exemple, le principe énoncé dans la deuxième thèse des « Theses on Method » (ch. I) livre la définition heuristique de la catégorie « religion » reprise dans les chapitres ultérieurs : « *Religion, I submit, is that discourse whose defining characteristic is its desire to speak of things eternal and transcendent with an authority equally transcendent and eternal. History, in the sharpest possible contrast, is that discourse which speaks of things temporal and terrestrial in a human and fallible voice while staking its claim to authority on rigorous critical practice* » (p. 1) . Cette définition qui n'est pas relative à un contenu (mythes, rites, etc.) mais à un mode d'énonciation fonde la pratique de la comparaison de Lincoln et justifie son positionnement critique et le travail de mise à jour des idéologies qui sous tend son œuvre.

Lincoln, à travers des exemples concrets plutôt que des essais théoriques, montre comment des discours religieux servent à « naturaliser » des *statu quo* socio-économiques inégalitaires, *inter alia* en recodant les prétentions (économiques, politiques) des dominés en tant que « jalousie » et, c'est le cas de l'Iran zoroastrien, en faisant de cette émotion – éminemment humaine – une marque de possession démoniaque (relevant ainsi de la sphère de la morale, du théologique, de l'infailible) tout en assimilant la position et le projet des privilégiés à ceux de la ou des divinités (chapitres IV et XI).

Ce travail de démystification passe volontiers par la comparaison. Cet outil analytique est également le sujet de « thèses » (ch. XII) et d'applications pratiques. Rejetant la comparaison large (Lévi-Strauss, Dumézil, Eliade), Lincoln propose une comparaison plus circonscrite (deux ou trois *comparanda* – lui-même se limite volontiers à la Grèce antique, l'Iran zoroastrien et l'Islande médiévale) s'arrêtant autant sur les différences que les similarités, et prenant en compte les contextes politiques, historiques et sociaux des textes en question. Lincoln propose des exemples de deux types : intra- et interculturels. Le chapitre XI compare ainsi les mythes portant sur le « chaos » issus de différentes cultures. Mais le premier type de comparaison qui met en jeu différentes versions d'un même récit se révèle également fécond. Ainsi, le chapitre VI analyse différentes variantes du récit de l'origine de l'état norvégien afin de répondre aux questions posées par la quatrième des « Theses on Method » : « *who speaks here ? (...) to what audience ? In what immediate and broader context ? (...) With what interests ? Of what would the speaker(s) persuade the audience* » (p. 1). Des questions qui amènent l'auteur à revenir sur les distinctions entre discours religieux et scientifique (un thème également étudié dans le chapitre V comparant le traitement du mouvement rétrograde des planètes par les savants de la Renaissance et leurs contreparties zoroastriennes).

Dans *Gods and Demons, Priests and Scholars*, Lincoln propose donc une vision de ce que doit être la discipline, ses buts et ses méthodes. Critique (sa définition de la religion est très proche de celle de l'idéologie) et en dernière instance appelée à réfléchir sur notre propre société et nos propres pratiques, son histoire des religions n'en est pas moins historique et comparative, faisant la part belle à la philologie et l'érudition.